



## Humains sur la même planète

Lycée Pablo Neruda 35, rue Henri WALLON 38400 St MARTIN D'HERES - [www.lycee-pabloneruda38.fr](http://www.lycee-pabloneruda38.fr) - rubrique vie lycéenne

*" Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien. "*

Telle serait une des célèbres formules de Socrate (philosophe de l'antiquité grecque -470, -399), formule <sup>(I)</sup> que l'on peut entendre de différentes manières. Peut-être s'agit-il d'une feinte. Peut-être pas.

Si je ne sais réellement rien, je ne sais même pas qu'il y a à savoir et que j'ignore. Cette ignorance-là peut être qualifiée de *première* : c'est, par exemple, l'ignorance de l'enfant - *l'infans* "celui qui ne parle pas" - qui vient de naître au monde et qui va l'habiter selon la singularité de son désir de sujet humain, surtout s'il peut exister dans un espace-temps sans guerre, sans famine ou malnutrition, sans déplacement forcé de population, sans épidémie, sans chômage, etc.

L'ignorance évoquée par Socrate est *docte*, en ce sens qu'il faut avoir un certain savoir pour se reconnaître ignorant. <sup>(II)</sup>

Que peut être ce savoir ? Sur quoi porte cette ignorance ?

Une chose est assurée, l'ignorance que l'on peut qualifier de *dogmatique* est à exclure, car ignorer de cette manière-là c'est ignorer que l'on ignore, croire que l'on sait et par suite être privé/se priver du désir de progresser dans la connaissance. C'est être étranger à *l'étonnement* dont Aristote fait un éloge <sup>(III)</sup>. C'est être/devenir arrogant par ignorance de soi, en quelque sorte. <sup>(IV)</sup>

**(I) Platon** (-428, -347) *Apologie de Socrate* « Socrate : Que veut dire le dieu et quel sens recèlent ses paroles <sup>(1)</sup> ? (...) Que veut-il donc dire, quand il affirme que je suis le plus sage ? (...) Pendant longtemps je me demandai quelle était son idée ; enfin je me décidai, quoique à grand-peine, à m'en éclaircir de la façon suivante : je me rendis chez un de ceux qui passent pour être des sages, pensant que je ne pouvais, mieux que là, contrôler l'oracle et lui déclarer : "Cet homme-ci est plus sage que moi, et toi, tu m'as proclamé le plus sage." J'examinai donc cet homme à fond (...) qui, à l'épreuve, me fit l'impression dont je vais vous parler. Il me parut en effet, en causant avec lui, que cet homme semblait sage à beaucoup d'autres et surtout à lui-même, mais qu'il ne l'était point. J'essayai alors de lui montrer qu'il n'avait pas la sagesse qu'il croyait avoir (...). Tout en m'en allant, je me disais en moi-même : "Je suis plus sage que cet homme-là. Il se peut qu'aucun de nous deux ne sache rien de beau ni de bon ; mais lui croit savoir quelque chose, alors qu'il ne sait rien, tandis que moi, si je ne sais pas, je ne crois pas non plus savoir." »

1) Allusion au dieu de Delphes qui, par l'intermédiaire de la pythie, avait déclaré que personne au monde n'était plus sage que Socrate.



"Le petit penseur" Marie Mathias

**(II) Platon** (-428, -347) *Le Banquet* 204a-204b « Voici ce qu'il en est. Parmi les Dieux, il n'y en a aucun qui s'emploie à philosopher, aucun qui ait envie de devenir sage, car il l'est ; ne s'emploie non plus à philosopher, quiconque d'autre est sage. Mais pas davantage les ignorants ne s'emploient, de leur côté, à philosopher, et ils n'ont pas envie de devenir sages. Car ce qu'il y a précisément de fâcheux dans l'ignorance, c'est que quelqu'un qui n'est pas homme accompli et qui n'est pas non plus intelligent, se figure l'être

dans la mesure voulue : c'est que celui qui ne croit pas être dépourvu n'a point envie de ce dont il ne croit pas avoir besoin d'être pourvu. - Quels sont donc alors, Diotime, m'écriai-je (Socrate), ceux qui s'emploient à philosopher, si ce ne sont ni les sages ni les ignorants ? - La chose est claire, dit-elle, et même déjà pour un enfant. Ce sont ceux qui sont intermédiaires entre ces deux extrêmes, (...). »

Alors de quelle ignorance peut-il s'agir ? Celle dont parle Socrate dans « L'allégorie de la caverne » (extrait de *La République* livre VII de Platon), ignorance portant sur l'essence, l'Idée pour nous qui sommes prisonniers de la *doxa* ? L'ignorance qu'évoque Pascal <sup>(V)</sup> en soulignant notre incapacité à définir tous les termes, prouver toutes les propositions ? L'ignorance pointée par les Sceptiques ? <sup>(VI)</sup>

Probablement tout cela... Que savons-nous réellement de la nature, de la vie, de la mort, de l'amour, etc. ? Nos connaissances ne sont-elles pas toujours plus ou moins provisoires ?

Peut-être que la seule chose que nous savons vraiment, sans en avoir réellement conscience, c'est que nous sommes mortels. Et ce déficit de conscience, cette sorte d'illusion nous sauvent du désespoir.

Nous savons peu, voire rien, sur les fondements. Alors nous vacillons. Y a-t-il quelque chose de stable et de certain en ce monde ou n'y a-t-il qu'une chose certaine c'est que rien n'est certain ?

Mais si rien n'est certain, pourquoi nous battre voire nous entretuer si l'autre ne pense/ne croit pas comme nous ? Pourquoi ne pas nous unir dans la recherche modeste d'un peu plus de connaissances, tout en sachant que plus nous progressons dans la connaissance et plus nous mesurons la complexité de la réalité et l'étendue de notre ignorance ? Et quand quelque chose est certain, il suffit de le constater ou de le démontrer...

Des humains ont la foi en l'existence d'un Dieu (ou de plusieurs), d'autres sont agnostiques, c'est-à-dire qu'ils pensent qu'il n'y a pas de certitude possible (pas de démonstration) au sujet de l'exis-

**(III) Aristote** (-384, -322), *Métaphysique* A, 2, 982 b 10, « C'est, en effet, l'étonnement qui poussa, comme aujourd'hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques. Au début, leur étonnement porta sur les difficultés qui se présentaient les premières à l'esprit ; puis, s'avançant ainsi peu à peu, ils étendirent leur exploration à des problèmes plus importants, tels que les phénomènes de la Lune, ceux du Soleil et des Étoiles, enfin la genèse de l'Univers. Or apercevoir une difficulté et s'étonner, c'est reconnaître sa propre ignorance (c'est pourquoi même l'amour des mythes est, en quelque manière amour de la Sagesse, car le mythe est un assemblage de merveilleux). Ainsi donc, si ce fut bien pour échapper à l'ignorance que les premiers philosophes se livrèrent à la philosophie, c'est qu'évidemment ils poursuivaient le savoir en vue de la seule connaissance et non pour une fin utilitaire. Et ce qui s'est passé en réalité en fournit la preuve : presque toutes les nécessités de la vie, et les choses qui intéressent son bien-être et son agrément avaient reçu satisfaction, quand on commença à rechercher une discipline de ce genre. Je conclus que, manifestement, nous n'avons en vue, dans notre recherche, aucun intérêt étranger. Mais, de même que nous appelons libre celui qui est à lui-même sa fin et n'existe pas pour un autre, ainsi cette science est aussi la seule de toutes les sciences qui soit une discipline libérale, puisque seule elle est à elle-même sa propre fin. »

**(IV) Platon** (-428, -347) *Gorgias* 457c-458b « Socrate : [s'adressant à Gorgias (un sophiste)]. J'imagine, Gorgias, que tu as eu, comme moi, l'expérience d'un bon nombre d'entretiens. Et, au cours de ces entretiens, sans aucun doute auras-tu remarqué la chose suivante : les interlocuteurs ont du mal à définir les sujets dont ils ont commencé de discuter et à conclure leur discussion après s'être l'un et l'autre mutuellement instruits. Au contraire, s'il arrive qu'ils soient en désaccord sur quelque chose, si l'un déclare que l'autre se trompe ou parle de façon confuse, ils s'irritent l'un contre l'autre, et chacun d'eux estime que son interlocuteur s'exprime avec mauvaise foi, pour avoir le dernier mot, sans chercher à savoir ce qui est au fond de la discussion. Il arrive même, parfois, qu'on se sépare de façon lamentable : on s'injurie, on lance les mêmes insultes qu'on reçoit, tant et si bien que les auditeurs s'en veulent d'être venus écouter de pareils individus. Te demandes-tu pourquoi je parle de cela ? Parce que j'ai l'impression que ce que tu viens de dire n'est pas tout à fait cohérent, ni parfaitement accordé à ce que tu disais d'abord au sujet de la rhétorique. Et puis, j'ai peur de te réfuter, j'ai peur que tu ne penses que l'ardeur qui m'anime vise, non pas à rendre parfaitement clair le sujet de notre discussion, mais bien à te critiquer. Alors, écoute, si tu es comme moi, j'aurais plaisir à te poser des questions, sinon, j'y renoncerais.

Veux-tu savoir quel type d'homme je suis ? Eh bien, je suis quelqu'un qui est content d'être réfuté, quand ce que je dis est faux, quelqu'un qui a aussi plaisir à réfuter quand ce qu'on me dit n'est pas vrai, mais auquel il ne plaît pas moins d'être réfuté que de réfuter. En fait, j'estime qu'il y a plus grand avantage à être réfuté, dans la mesure où se débarrasser du pire des maux fait plus de bien que d'en délivrer autrui. Parce qu'à mon sens, aucun mal n'est plus grave pour l'homme que de se faire une fausse idée des questions dont nous parlons en ce moment. Donc, si toi, tu m'assures que tu es comme moi, discutons ensemble ; sinon, laissons tomber la discussion et brisons là. »

tence ou de la non existence d'un Dieu (ou de dieux), d'autres sont athées c'est-à-dire qu'ils pensent qu'il n'est pas possible qu'il y ait un Dieu (ou plusieurs).

Nous sommes là sur le registre de l'indécidable.

Alors soit nous nous disputons, nous nous entretenons, soit nous discutons afin de connaître les raisons de l'autre, tout en sachant que nous sommes dans l'ouvert, de telle sorte que nul ne pourra imposer à l'autre son *point de vue*.

Soit nous nous égarons dans la ségrégation, la destruction mutuelle, soit nous veillons à vivre le mieux possible ensemble, sans illusion sur certains désirs humains et avec le souci de travailler à des tâches communes : nourrir tous les humains, leur assurer un logement décent, lutter contre les maladies et faire en sorte que chacun puisse déployer ses talents dans le respect de tous, en distinguant au mieux ce qui relève de la vie intime et de la vie publique : fidèles à un ou plusieurs Dieu(x), agnostiques ou athées... (VII à IX)

D. P.

En cette année scolaire 2014-2015, les élèves de TL travaillent dans cet esprit de recherche, depuis le mois de septembre, dans le cadre du programme de philosophie : histoire, art, religion, interprétation, vérité, *La notion d'interprétation dans le champ du religieux*. Ils en sont ici félicités.

Dans les prochaines gazettes, certaines de leurs productions seront publiées.

Les élèves de TL sont accompagnés dans leurs tâches par : M. Castrounis, professeur d'histoire à la retraite, Mme Granier, professeur documentaliste, M. Lauret, licencié en histoire de l'art, Mme Marty, secrétaire Intendance, Marie Mathias, artiste, Mme Perroud, professeur de philosophie.

**(V) Pascal** (1623-1662) *De l'esprit géométrique* « Il faut [...] que je donne l'idée d'une méthode encore plus éminente et plus accomplie, mais où les hommes ne sauraient jamais arriver : car ce qui passe la géométrie nous surpasse ; et néanmoins il est nécessaire d'en dire quelque chose, quoiqu'il soit impossible de le pratiquer. Cette véritable méthode, qui formerait les démonstrations dans la plus haute excellence, s'il était possible d'y arriver, consisterait en deux choses principales : l'une, de n'employer aucun terme dont on n'eût auparavant expliqué nettement le sens ; l'autre, de n'avancer jamais aucune proposition qu'on ne démontrât par des vérités déjà connues ; c'est à dire, en un mot, à définir tous les termes et à prouver toutes les propositions. (...) Certainement cette méthode serait belle, mais elle est absolument impossible ; car il est évident que les premiers termes qu'on voudrait définir en supposeraient de précédents pour servir à leur explication, et que de même les premières propositions qu'on voudrait prouver en supposeraient d'autres qui les précédassent ; et ainsi il est clair qu'on n'arriverait jamais aux premières. (...) D'où il paraît que les hommes sont dans une impuissance naturelle et immuable de traiter quelque science que ce soit dans un ordre absolument accompli. »

**(VI) Sextus Empiricus** (II<sup>ème</sup> siècle) *Hypotyposes pyrrhoniennes* Les nouveaux Sceptiques ont transmis ces cinq modes de la suspension du jugement : le premier provient de la discordance, le second c'est la régression à l'infini, le troisième est tiré de la relation, le quatrième c'est le postulat ou position de base, le cinquième c'est le cercle vicieux. Le premier a trait à la discordance : nous trouvons que sur une proposition qu'on nous met sous les yeux il y a dans la vie et chez les philosophes une discordance qu'on ne peut trancher et par suite, faute de pouvoir préférer ou repousser, nous aboutissons à la suspension du jugement. Le second c'est la régression à l'infini : nous disons que la preuve qu'on apporte pour garantir la proposition a besoin d'une autre preuve et celle-ci d'une autre, à l'infini, aussi, puisque nous n'avons où commencer le raisonnement, la suspension du jugement est-elle la conséquence naturelle. Le troisième est tiré de la relation, comme nous l'avons dit plus haut : l'objet apparaît tel ou tel selon celui qui juge et ce qui accompagne l'observation, mais nous nous abstenons de juger ce qu'il est par nature. Le quatrième mode est celui du postulat ou de la position de base : rejetés vers l'infini, les Dogmatiques prennent un point de départ qu'ils ne prouvent pas, mais auquel ils jugent digne de donner l'assentiment simplement et sans démonstration. Le cinquième mode est celui du cercle vicieux : ce qui doit confirmer la chose en question a besoin d'être prouvé par la chose en question ; aussi ne pouvant prendre ni l'un ni l'autre pour trouver l'autre, nous abstenons-nous de juger de l'un et de l'autre. Nous ferons rapidement voir qu'il est possible de ramener à ces modes tout ce qui est en question. »

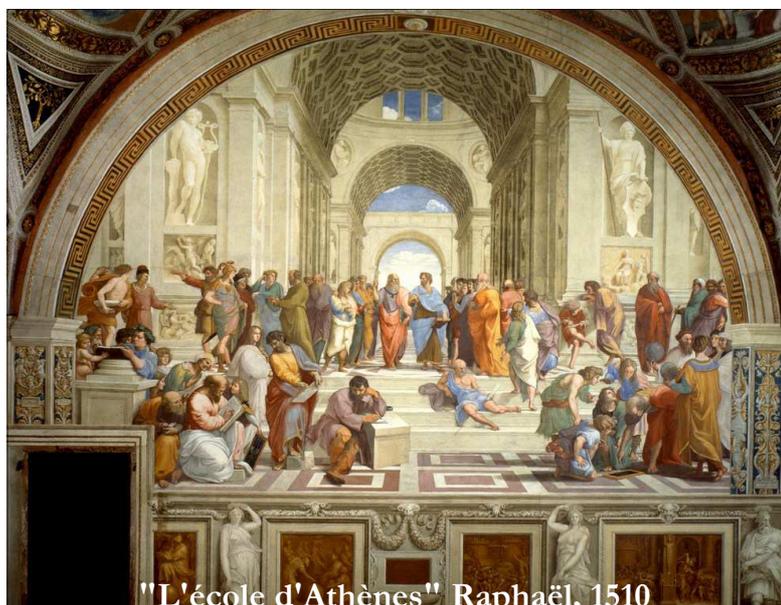
**(VII) Kant** (1724-1804) « Tout homme a le droit de prétendre au respect de ses semblables et réciproquement, il est obligé au respect envers chacun d'entre eux. L'humanité elle-même est une dignité ; en effet, l'homme ne peut jamais être utilisé simplement comme moyen par aucun homme (ni par un autre, ni par lui-même), mais toujours en même temps aussi comme une fin, et c'est en ceci précisément que consiste sa dignité (la personnalité), grâce à laquelle il s'élève au-dessus des êtres du monde, qui ne sont point des hommes et peuvent lui servir d'instruments, c'est-à-dire au-dessus de toutes les choses. De même qu'il ne peut s'aliéner lui-même pour aucun prix (ce qui contredirait le devoir de l'estime de soi), il ne peut agir contrairement à la nécessaire estime de soi que d'autres se portent à eux-mêmes en tant qu'hommes, c'est-à-dire qu'il est obligé de reconnaître pratiquement la dignité de l'humanité en tout autre homme ; et par conséquent sur lui repose un devoir qui se rapporte au respect qui doit être témoigné à tout autre homme. »

**(VIII) Lévinas (1906-1995)** *Ethique et infini, Le visage*, dialogues avec "Ph. Nemo - Dans "Totalité et Infini", vous parlez longuement du visage. (...) E.L. - (...) C'est lorsque vous voyez un nez, des yeux, un front, un menton, et que vous pouvez les décrire, que vous vous tournez vers autrui comme vers un objet. La meilleure manière de rencontrer autrui, c'est de ne pas même remarquer la couleur de ses yeux ! (...) Le visage est exposé, menacé, comme nous invitant à un acte de violence. En même temps, le visage est ce qui interdit de tuer. (...) Visage et discours sont liés. Le visage parle. Il parle, en ceci que c'est lui qui rend possible et commence tout discours. (...) Le "Tu ne tueras point" est la première parole du visage. Or c'est un ordre. Il y a dans l'apparition du visage un commandement, comme si un maître me parlait. Pourtant, en même temps, le visage d'autrui est dénué ; c'est le pauvre pour lequel je peux tout et à qui je dois tout. Qui que je sois, mais en tant que "première personne", je suis celui qui se trouve pour répondre à l'appel. »



"L'Accueilance" Marie Mathias

**(IX) Kant (1724 -1804)** *Doctrine du Droit in Métaphysique des mœurs*, « Or, la raison moralement pratique énonce en nous son *veto* irrésistible : *il ne doit y avoir aucune guerre* ; ni celle entre toi et moi dans l'état de nature, ni celle entre nous en tant qu'États, qui, bien qu'ils se trouvent intérieurement en état légal, sont cependant extérieurement (dans leur rapport réciproque) dans un état dépourvu de lois - car ce n'est pas ainsi que chacun doit rechercher son droit. Aussi, la question n'est plus de savoir si la paix perpétuelle est quelque chose de réel, ou si ce n'est qu'une chimère, et si nous ne nous trompons pas dans notre jugement théorique, quand nous admettons le premier cas, mais nous devons agir comme si la chose qui peut-être ne sera pas devait être, et en vue de sa fondation établir la constitution qui nous semble la plus capable d'y mener et de mettre fin à la conduite de la guerre, dépourvue de salut, vers laquelle tous les États sans exception ont jusqu'à maintenant dirigé leurs préparatifs intérieurs, comme vers leur fin suprême. Et si notre fin en ce qui concerne sa réalisation, demeure toujours un vœu pieux, nous ne nous trompons certainement pas en admettant la maxime d'y travailler sans relâche, puisqu'elle est un devoir. »



"L'école d'Athènes" Raphaël, 1510